

Un jour de pluie

La pluie tombait fort ce soir et formait un rideau devant l'abribus. Un abri salubre pour toutes les âmes perdues dans ce déluge. La jeune femme avait choisi cet abri pour elle aussi. Elle était arrivée au plus fort de l'orage, mouillée, ses longs cheveux noirs coulant le long de son dos, ses vêtements collés par la pluie. Elle reprit son souffle puis s'assit sur le banc. La pluie tombait toujours sur l'abri, répétant sa plainte agaçante, inlassablement. La femme sortit son portable et regarda ses messages. Rien de nouveau. Désespérément rien. Elle soupira et attrapa un petit carnet dans son sac. Par chance, il était encore sec. Elle commença à écrire frénétiquement.

Un bruit de pas se fit entendre et un vieil homme franchi le rideau de pluie pour s'abriter. Son chapeau dégoulinait et son visage était trempé. Il salua la jeune femme et s'assit à ses côtés, aussi près que la bienséance le lui permettait. Elle recommença à écrire. Il fouilla dans ses poches et en sortit un mouchoir pour s'essuyer le visage. Il regarda ensuite la jeune femme. Son stylo glissait encore sur le carnet. Quelques gouttes tombaient de temps en temps de son visage sur le papier, mais cela ne semblait pas la déranger. Ils restèrent ainsi quelques instants.

- Très mauvais temps, n'est-ce pas, mademoiselle ?

Elle releva la tête, surprise, et fixa le vieil homme. Son visage était encore trempé et elle ne semblait pas vraiment savoir où elle se trouvait. Elle essaya de sourire pour répondre, mais n'y parvint pas. Elle voulut parler mais aucun son ne sortit de sa bouche. Que se passait-il ? Le vieil homme reprit.

- Un vrai temps de chien. Cela faisait bien longtemps que je n'avais pas vu ça. Quelle idée de sortir ce soir, mademoiselle ! À votre place, je serai resté chez moi bien au chaud. Qui donc allez-vous rejoindre sous cette pluie ?
- Personne, répondit-elle, retrouvant enfin l'usage de la parole.
- Ah, je vois, fit-il, songeur. Qui donc vous pousse à sortir de chez vous, alors ?

Elle le fixa sans comprendre. Son stylo ne glissait plus sur le papier, et seule la pluie se faisait encore entendre. Le vieil homme regardait le rideau de pluie, attendant la réponse. Il avait une physionomie très banale, et jamais elle ne l'aurait remarqué dans la rue. Mais il dégageait quelque chose de ... particulier. Elle tenta en vain de répondre : ses lèvres ne bougèrent pas.

- Vous savez, reprit-il, quand j'étais plus jeune, je connaissais quelqu'un qui se promenait souvent sous la pluie. Une femme un peu comme vous, très jolie. Je ne comprenais pas pourquoi elle se promenait ainsi, toute seule, alors un jour je l'ai suivie. Elle marchait les jours de pluie jusqu'à une petite cabane dans laquelle elle se cachait pour écrire son journal. Elle y restait tout le temps que durait le déluge puis rentrait chez son mari, pour s'occuper de sa famille. Elle était toujours joyeuse et une hôtesse magnifique, sauf les jours de pluie, où elle semblait très triste.
- Pourquoi ? demanda la jeune femme, intriguée par l'histoire du vieil homme.
- Oh, je ne l'ai pas su tout de suite, bien sûr. J'ai dû attendre sa mort pour tout savoir. Elle m'avait légué, allez savoir pourquoi, son petit journal. Elle y racontait toute sa triste vie. Elle n'avait jamais été heureuse, mariée à un homme qu'elle n'aimait pas et qui la trompait, travaillant pour un patron qui la martyrisait. Débordée, tout le temps seule, elle en avait eu

assez. Elle est morte un matin de janvier. Nous l'avons retrouvé dans son petit abri, son journal à ses cotés. Elle a sans doute attrapé froid ce jour-là.

Il avait raconté cette histoire sans la moindre émotion. Il ne semblait ni triste ni rongé par les remords. Il semblait loin, et avait raconté l'histoire de cette femme comme il aurait parlé de la pluie et du beau temps.

- Pourquoi m'avez-vous raconté cette histoire ? dit la jeune fille, troublée.
- Je n'en sais rien, fit-il en haussant les épaules. Pourquoi m'avez-vous écouté ? Parce que la pluie vous retient ici ? Pourquoi avez-vous cessé d'écrire quand je me suis mis à parler, mademoiselle ?
- Je ne sais pas.
- Moi non plus, mais je vous en ai parlé. Il se leva. La pluie n'a pas l'air de vouloir s'arrêter, décidément.

Il resserra son manteau et enfonça plus fermement son chapeau sur sa tête. Il s'apprêtait à partir. *Comment avait-il su ? Comment avait-il compris ? Qui était-il ?* Que de questions qu'elle souhaiterait poser, mais quelque chose l'en empêchait. Elle se leva, laissant tomber son carnet. Elle n'y prêta pas attention et s'approcha du vieil homme. Ses longs cheveux avaient commencés à sécher et commençaient à boucler sur ses épaules. Il se tourna vers elle sans vraiment la regarder. Il semblait ailleurs, dans un autre monde. Il fallait qu'elle parle. Maintenant.

- Quelle est la morale de votre histoire ?
- Il en faut une ? Bien... il regarda un instant vers le ciel. Elle aurait dû partir tant qu'il en était encore temps, ne pas écouter les autres, ni son mari, ni sa famille, fuir et vivre sa vie. La vivre intensément. Tout le monde mérite de vivre heureux, vous ne pensez pas, jeune fille ?

Elle voulut répondre et encore une fois ne put rien dire. Il se tourna de nouveau vers le rideau de pluie. Il semblait ne pas avoir conscience de ce qu'il y avait autour. Il franchi la barrière d'eau et s'arrêta. La jeune femme étouffa un cri de surprise. La pluie semblait rebondir sur son corps qui rayonnait au milieu de ce déluge. Elle put enfin poser sa question.

- Qui êtes-vous ?
- C'est la question que tout le monde se pose un jour où l'autre. Qui sommes-nous ? Bien malin est celui qui connaît la réponse. Je n'en sais rien moi-même. Puis-je vous poser une question à mon tour ?

Elle acquiesça, bien trop impressionnée par ce qui lui arrivait. Cet homme, qu'était-il ?

- Pourquoi se baladait-elle sous la pluie ?
- Pour cacher ses larmes, répondit-elle, reprenant courage.

Il la regarda enfin. Un sourire énigmatique se dessina sur ses lèvres. La pluie commença à faiblir un peu et un halo étrange entourait la silhouette du vieil homme. La jeune femme s'avança à la limite du rideau de pluie, ses larmes coulant toujours sur ses joues. *Qui êtes-vous ?*

- Je crois que vous avez compris.

Il se retourna et disparut dans la nuit.

Le messager

Le soleil ne cessait de s'abattre sur lui et le sang séché recouvrant son corps commençait à dégouliner le long de ses muscles tendus. Et pourtant, il ne cessait de courir... Fixant l'horizon, ses pieds meurtris, recouverts d'entailles profondes, grippaient contre ses sandales déchirées. Malgré la brûlure intense occasionnée par ce frottement régulier, il continuait de courir, ses pieds habités par un rythme endiablé. L'horizon restait désespérément inatteignable et immobile tel une promesse absurde, tandis que le soleil le frappait de plein fouet, de plus en plus fort, il l'aurait juré. Une goutte d'eau... Il serait prêt à tout pour la sentir s'écouler le long de sa gorge sèche.

L'homme, en nage, essuya d'un geste rageur et déterminé le mélange de sang et de sueur qui obstruait ses yeux. Il devait continuer. Il n'avait aucune idée du temps depuis lequel il courait, obsédé par son objectif. Aussi, il accéléra : il fallait se dépêcher. Ils comptaient sur lui et il bouillonnait de leur apprendre la nouvelle. Cette nouvelle que tous attendaient autant qu'ils la redoutaient.

Une entaille plus longue et plus profonde que les autres l'élança vivement, et il chancela. Non, pas maintenant. Pas si près du but. Il lui fallait continuer. Peu importaient les brûlures impitoyables du soleil, les plaies sanglantes qui recouvraient son corps à bout, les coups de massue résonnant dans son crâne qui manquaient de l'assommer chaque minute, ses muscles agonisants qui le suppliaient de s'arrêter... « STOP ! » s'écria-t-il une fois de plus contre ces parasites.

Un bourdonnement continu emplit alors sa tête et sa vision diminua brusquement. Il ne tiendrait plus très longtemps. Non ! Reste déterminé ! Garde courage ! Ils avaient rempli leur rôle, il remplirait le sien avec fierté. L'homme rassembla les dernières forces qu'il lui restait et continua son périple douloureux.

Il manqua défaillir lorsqu'il distingua parmi les nombreuses taches noires qui l'aveuglaient les grandes portes de la cité tant attendue. Une excitation soudaine le fit parcourir les derniers mètres que son corps tout entier semblait jusqu'alors lui refuser. Distinguant avec difficulté les soldats, et ne pouvant plus attendre que les lourdes portes ne l'accueillent comme il se doit, il ne reconnut pas cette voix rauque et étrangère qui était pourtant la sienne lorsqu'il cria avec effort et délivrance « Neníekamen ! ».

Alors, fier de son succès et libéré de son lourd fardeau, il bascula et s'écroula enfin sur le sol dur et sec avec soulagement, son corps reconnaissant.

Ainsi mourût Euclée, fondateur du marathon – cette course de 42km – alors qu'il prévenait Athènes de la victoire des grecs lors de la bataille de Marathon contre les perses en 409 av J-C.

BLONDIE DE LA ROUTE 6



Quentin Blaclard

2012

Les phares de la Buick Roadmaster 1972 percent l'épais brouillard tandis que le rugissement de son moteur semble déchirer le silence de la nuit. Dylan avale les 70km d'asphalte entre Portland et Brightwood deux fois par jour pour se rendre au travail. Il a l'habitude de cette route étroite délimitée de chaque côté par de grands sapins dont les hautes branches se touchent parfois au dessus de sa voiture formant une canopée projetant des ombres inquiétantes au coucher du soleil.

Il a hâte d'arriver chez lui, de s'asseoir dans son fauteuil et regarder la télévision en buvant une bière. Il roule trop vite mais il a confiance en lui, cela fait près de vingt ans qu'il travaille pour le *Portland Inquirer*, vingt ans qu'il parcourt la route 6 pour aller travailler au journal, vingt ans qu'il n'a jamais croisé une voiture sur cette route de forêt.

Soudain, la pluie se met à tomber, une douche brutale qui vient réduire sa visibilité encore un peu plus. « Temps de merde ! » s'exclame-t-il en frappant son volant. « Je ferais bien de me barrer d'ici, d'emménager en ville ! » Il regarde l'heure sur son tableau de bord : 6h35, il a travaillé près de 10h aujourd'hui. Quand son regard se repose sur la route, ses phares accrochent une silhouette au milieu de la route. L'adrénaline se rue dans ses veines, son cœur accélère tandis qu'il écrase la pédale de frein. L'arrière de la voiture chasse vers la droite. Il s'imagine déjà heurter un de ces sapins qui ne laisserait aucune chance à sa vieille Buick. Il arrive néanmoins à reprendre le contrôle. Les pneus crissent. La forme est toujours au milieu de la route. Une forme humaine réalise-t-il soudain. Il sent qu'il est trop tard pour éviter la collision. Il sait qu'il est trop tard. Il roulait trop vite. La route était trop humide. Soudain, les pneus semblent reprendre du grippe avec la route et la voiture s'arrête dans un nuage de fumée s'élevant sous la pluie battante.

- Bordel vous m'avez foutu la trouille de ma vie !
- Je suis désolé, s'excusa la jeune femme, je suis tombée en panne et j'essayais d'attirer votre attention pour vous demander si ça ne vous dérangerait pas trop de me reconduire chez moi. Je n'habite pas loin ! Promis !

« Comme si ça faisait une différence » pensa Dylan en fixant le sourire ravageur de la naufragée. « Je conduirais jusqu'à Mexico pour toi si tu le voulais » continua t il dans sa tête en lui rendant son sourire.

Lorsqu'ils s'arrêtent à Wind Tree, quelques kilomètres après Brightwood, la pluie s'est calmée et le brouillard semble un peu moins épais. Dylan n'a qu'une chose en tête : « Comment la revoir ? »

« Hé, vous savez quoi ? Je travaille pour un magazine de mode à Portland, on a un concours de modèle en ce moment, si vous me laissez prendre une photo de vous, je peux vous inscrire. Vous avez toutes vos chances de gagner. Il y a un beau pactole pour la gagnante ! »

La jeune fille semble hésiter puis accepte finalement. Dylan se penche pour prendre son appareil photo et une pellicule neuve dans la boîte à gant en prenant soin de lui effleurer la jambe au passage. Elle ne semble pas gênée et se contente de lui sourire. Après avoir pris une dizaine de photos et noté son numéro, Dylan reprend le volant. Les nuages se sont dissous dans la nuit et la lune projette maintenant sa lumière sur la route 6, rendant la conduite plus aisée. Il regarde l'horloge : 9h12. Il n'a pas vu le temps passer, Mary va encore s'énerver. La perspective de se disputer avec sa femme le déprime. Il ralentit, mais ne s'arrête pas chez lui. Il accélère subitement et continue de rouler pendant un kilomètre avant de se garer sous l'enseigne du bar. « Autant prendre un petit verre et rentrer à la maison quand Mary sera déjà couchée » pense-t-il. Il sort de sa voiture et fait quelques pas vers l'entrée du *Blondie's* avant de s'arrêter net. Les néons indiquant le nom du bar clignotent dévoilant une scène qui rend Dylan mal à l'aise. Un vieux pick-up couvert de rouille et garé devant l'entrée. Son pare choc est tordu, son capot cabossé et son pare-brise fendu en plusieurs endroits. Mais c'est le sang qui le laisse tremblotant au milieu du parking. L'avant du pick-up est couvert de sang qui coule le long de la calandre jusqu'au sol poussiéreux, formant une rivière pourpre s'écoulant vers la route. Il cligne des yeux, secoue sa tête et reprend ses esprits. Il aurait juré qu'il pleuvait quand il a conduit la blonde chez elle et maintenant le sol est sec ... « à part tout ce sang » pense-t-il avant de secouer sa tête de nouveau et marcher d'un pas rapide vers l'entrée.

Le bar est mal éclairé et la fumée de cigarette rend l'ambiance encore plus sombre mais Dylan aime ça. Les odeurs de bière et de whisky viennent se mêler aux effluves de viande grillée venant de la cuisine. Au comptoir Rob et Vincent discutent bruyamment tandis qu'un troisième homme, couvert de sang séché fixe un verre vide au fond duquel des glaçons finissent de fondre. Dylan s'approche des ses amis et leurs demande ce qui s'est passé.

- Blondie est passée, voilà ce qui s'est passé ! lance Rob.

Dylan le regarde, perplexe, en se demandant combien de bières il a déjà bu. Probablement trop pour donner une réponse cohérente pense-t-il.

- Blondie de la route 6, ajoute Vincent, la saloperie de sorcière.

Dylan regarde au plafond et commande une bière en jetant un coup d'œil à l'homme ensanglanté.

- Sérieusement Rob, c'est flippant ! Qu'est ce qui s'est passé bon dieu ! lâche-t-il, perdant son sang froid.

- Ok, t'as pas l'air de savoir pourquoi cet endroit s'appelle Blondie toi, commence-t-il d'une voix pâteuse. y'a longtemps, y'avait une blonde qui vivait pas loin d'ici. Son mari la trompait depuis un p'tit moment quand il a décidé de la quitter pour sa maitresse. Ce salaud a trafiqué ses freins et elle s'est plantée sur la route 6 à quelques kilomètres d'ici. J'imagine qu'il a pété un plomb et que ça lui semblait plus simple que de divorcer. Toujours est-il que tout le monde a cru à l'accident. On s'ait pas trop comment elle fait ça mais quand un gars trompe sa femme, elle revient pour se venger sur lui. Elle fait en sorte que le gars la tue par accident et

se tire une balle en voyant ce qu'il a fait. C'est ce qui vient d'arriver à ce gars. Il roulait au moins à 100km/h sur cette p'tite route. T' imagine les dégâts ! Boum !

Dylan se lève et quitte le bar sans dire un mot. Il a trop de retard sur eux, il lui faudrait une demi-bouteille de whisky pour atteindre leur état. Il sait que cette histoire est une blague. Alors pourquoi ressent-il toujours ce malaise, se demande-t-il.

En arrivant chez lui, Dylan remarque que sa femme est déjà couchée. Il pense à la rejoindre mais il sait qu'il est trop nerveux pour dormir. Toujours ce pressentiment étrange... Il décide de s'enfermer dans sa chambre noire pour développer les photos qu'il a prises de l'auto stoppeuse. Il a seulement utilisé une petite partie de la pellicule mais il est prêt à jeter le reste, juste pour voir les photos maintenant.

En regardant la première photo il se rend compte que quelque chose n'est pas normal. Il décide de développer un second cliché, puis un autre et encore un autre. A chaque nouvelle photo qu'il révèle, son cœur accélère un peu plus. La température de la pièce semble avoir dégringolé en quelques minutes. Fébrilement, il finit de s'occuper du reste de la pellicule mais doit se rendre à l'évidence : aucun signe de la jeune femme. Celle-ci semble s'être évaporée de ses photos, ne laissant apparaître que le pan de forêt qu'il avait choisi comme arrière plan.

Dylan monte les escaliers sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller Molly et se glisse dans le lit. Il ne parvient pas à dormir. Il reste allongé les yeux grands ouverts. Il a peur, et pour cause, cela fait maintenant plusieurs mois qu'il trompe Molly avec une collègue du *Portland Inquirer*.

Quand son réveil sonne, Dylan se rend compte qu'il a finalement réussi à s'endormir. Il se sent reposé bien que son sommeil a été court. Il se lève, descend prendre son petit déjeuner en laissant sa femme dormir. Il part ensuite au travail. Le soleil brille sur la route 6 et ses soucis se sont évanouis. Il sourit en se rappelant de sa frayeur de la veille. « Ces enfoirés m'ont vraiment fait flipper avec leur histoire mais c'est des foutaises » se dit-il à voix haute. Au moment où il fermait la porte, le téléphone s'était mis à sonner sans qu'il l'entende. Après plusieurs sonneries, la messagerie s'était enclenchée et la voix de son patron s'était élevée dans la modeste maison :

- Bonjour Dylan, j'espère que tout va bien, je rentre demain mais je tenais à te prévenir que Pellicom vient de me prévenir d'un problème sur les pellicules qu'ils nous ont livrées avant-hier. J'ai pas tout compris mais ils m'ont dit de leur renvoyer, qu'ils nous en feront parvenir des nouvelles. Bonne journée. A demain.

Son patron étant absent pour la journée, Dylan travaille sous un peu moins de pression qu'à l'accoutumée. Il passe une bonne journée sans penser à la veille. Vers 17h, il range ses affaires et prend le volant sous un soleil radieux. A ce moment précis, Molly lui laisse un mot sur le réfrigérateur pour lui dire qu'elle part faire des courses, qu'elle rentrera bientôt, qu'elle l'embrasse et qu'elle l'aime. Elle monte dans sa voiture qui peine à démarrer et cale plusieurs fois.

Le moteur de la Buick ronronne tranquillement. La carrosserie reflète les grands sapins verts éclairés par un soleil printanier. La radio hurle un vieux tube de rock'n'roll que Dylan fredonne. Après quelques minutes, la musique commence à grésiller. Un peu au début, puis le grésillement s'accroît, l'obligeant à éteindre la radio. Il se rend compte que les oiseaux ont arrêté de siffler au moment où de grosses gouttes commencent à s'étaler sur son pare-brise. Il ferme sa fenêtre et se concentre sur sa conduite. Du brouillard commence à se former et la pluie s'accroît. La visibilité est encore plus faible que la veille quand il passe devant les néons blafards du *Blondie's* et il est obligé de ralentir un peu. Tout à coup une forme apparaît au milieu de la route, bien plus proche que la veille. Cette fois c'est l'accident, c'est sûr. Il freine, ferme les yeux ... puis les rouvrent. L'ombre a disparu. Il soupire de soulagement. C'est à ce moment que le choc se produit. Soudain. Violent. Bruyant. Le brouillard est épais mais il est sûr de reconnaître le visage de Molly avant que son pare-brise se fissure. Il continue de freiner. Les pneus crissent et un deuxième choc se produit, moins brutal mais beaucoup plus douloureux pour Dylan lorsque ceux-ci passent au dessus du corps. Il sait qu'il est perdu. Il n'a pas le courage de descendre de la Buick. Il continue de rouler. Lorsque, un peu plus loin, il dépasse la voiture de sa femme garée sur le bas côté, le moteur fumant, son cœur semble s'arrêter pendant un instant.

Un peu plus tard, ce soir là, Rob et Vincent sont au bar et se moque de la réaction de leur ami. Ils sont contents de leur blague qu'ils racontent à Blondie, la femme du patron. Ils ne se doutent pas que Dylan est assis par terre, dans son garage, son fusil encore fumant reposant sur ses genoux.

Deux personnes se penchent sur le cadavre, abandonné au milieu de la route 6 par un conducteur inconscient.

- C'est la deuxième fois en deux jours que je vois ça ici, s'exclame l'homme. Il m'est arrivé la même chose hier. Je roulais un peu vite quand c'est arrivé. Ils sont plus prudents d'habitude. Je ne comprends pas.

- C'est vraiment triste répondit-elle.

- Je sais. Allez, votre voiture devrait tenir jusqu'à chez vous, passez au garage demain.

Molly le remercie, démarre et rentre chez elle. L'homme s'emploie alors à charger la carcasse du cerf accidenté dans son pick-up cabossé.

Le Chemin

Le chemin est sinueux et escarpé. Il semble parfois s'arrêter, puis on distingue peu après de nouvelles traces boueuses qui révèlent sa présence. Des gens ont déjà dû passer par ici. Aucun bruit ne vient troubler l'équilibre de ce chemin. Il continue, s'enfonce, tourne, se redresse, retombe. Inlassablement.

Tout ici se ressemble, comme une séquence répétée à de longs intervalles. Aucune odeur n'est sensible, sinon la fraîcheur de l'herbe, l'âpreté de la terre et la froideur brutale des rochers grisâtres. Toujours la même. Le chemin, l'herbe, les rochers. C'est tout. Parfois, un buisson insolent ou une vieille souche semblent vouloir trahir la morne monotonie du chemin.

Depuis quand ? Cela n'a pas d'importance. Le temps est ralenti, presque immobile. C'est toujours le crépuscule. Seul compte le chemin. Il ne faut pas s'arrêter. Il ne faut pas penser. Il faut avancer.

Elle avait surgi, à gauche. Comme placée en un éclair sur le flanc rocheux. Immobilisation. La question n'est pas comment, ni pourquoi. Mais que faire ? Continuer le chemin sans avoir observé la maison qui était apparue ? Certainement pas. Il fallait à tout prix aller voir.

Aucune porte. Aucune trace de la nature, non plus. La maison était juste posée sur le bord du chemin. Elle est en bois. Enfin, une fenêtre. Elle donne sur une pièce, petite et mal éclairée. D'abord, rien. Puis, sortie de nulle part, une chaise. Un homme est assis. Ligoté. Sa tête est penchée, et dissimulée par de longs cheveux noirs et humides. L'eau ruisselle. Dehors, il commence à pleuvoir. Puis, les éclairs. Ils illuminent la pièce. Les ombres se dessinent sur le mur du fond.

Il est entré par la gauche. Un homme en noir, avec un masque rouge grenat. Il tient un couteau avec un manche long et blanc. Il s'approche de la chaise. Un éclair a illuminé de nouveau la pièce, et l'homme ligoté a levé la tête. Ni peur, ni agressivité sur son visage. Un regard doux. Aimant. Paternel.

Vague de rage et de souvenirs. L'homme en noir a dressé son couteau. Le regard familial du prisonnier persiste. Il persiste encore. Il s'estompe enfin. La tête retombe, le couteau est planté dans la nuque. L'homme au masque a disparu. Seule persiste la vision du cadavre sur sa chaise, ainsi qu'une sensation de bien-être étrangement intense.

L'orage est passé.

Je suis sur un chemin terreux, avec de l'herbe et des rochers. Rien d'autre. Je fouille mes poches. Un couteau, avec un manche long et blanc. Il est maculé de sang. Je le range dans ma poche. Je me remets en marche. Pour toujours. Et en marchant, je souris, heureux.

Pierre-Emmanuel MARTOUREY

L'Histoire vaut mieux que le titre.

« Station Malpassé ? Ok, à toute à l'heure ! J'ai hâte... »

Depuis quelques mois, mon quotidien se résume aux entretiens d'embauche et aux réponses négatives qui vont avec. La solitude, qui jusqu'alors était mon allier le plus sûr, me pousse à bout. J'ai besoin d'une présence, autre que celle de Bernard, mon chien. Après une longue accumulation de dettes et de mauvaises nouvelles, mon plaisir s'arrête aux conversations téléphoniques que je partage avec cet homme, le soir. Je l'ai découvert sur un de ces sites de rencontre, dont une « amie » (que je pourrais plutôt qualifier de connaissance) m'a parlé. Nos dialogues font fuir mes complexes, et ma vie de petite Marseillaise s'envole avec eux. A l'entente de sa voix, mon cœur s'allège de toute la monotonie qui emplit ma vie. Je n'avais, jusque-là, jamais senti la nécessité d'un moindre contact physique. Le simple fait de penser à lui, ou de l'entendre, me plongeait dans une sorte de béatitude, et éloignait mes inquiétudes. Mais, quelques semaines s'étant écoulées, le besoin de passer le fil du téléphone m'envahit. Je désirais connaître de lui plus qu'une voix m'offrant de brefs mots doux. À ma grande joie, il a été le premier à proposer un rendez-vous.

Après un dernier coup de fil de confirmation, je me prépare. N'étant pas de ces filles qui aiment attirer les regards, je ne sais que mettre, de peur d'en faire trop... De nombreuses personnes ont la fâcheuse tendance à m'observer, chose que j'exècre plus que tout au monde. C'est une des raisons pour lesquelles il m'arrive de rester chez moi plusieurs jours, sans oser mettre le nez dehors. Étant donné que je n'ai personne à voir, cela ne me pose aucun problème. Personne à visiter, personne à qui parler... Je garde donc cette histoire pour moi sans même en toucher un mot à mon fidèle Bernard. Je sais pertinemment que le regard de mon entourage n'est pas aussi innocent qu'il n'en paraît. Alors moins on en sait sur moi, mieux je me porte. Et puis, détailler la vie sentimentale que je n'ai pas, a le don de me mettre mal à l'aise. Malgré les diverses tentatives de ma sœur, aucun de mes sentiments ne lui est révélé. À se demander si j'en ai, finalement, des sentiments. Je viens parfois à en douter moi-même.

Je prends l'initiative de me maquiller. Mais ça ne me convient pas. C'est trop voyant, tout le monde me regardera. Il faut tout enlever ! Pendant mon ultime préparation, Droopy a la maladresse de renverser mon flacon de parfum. De peur d'arriver en retard, je laisse les dégâts là où ils ont été causés. L'odeur se répand dans l'appartement et me monte à la tête. Au salon, mon tapis s'imprègne lentement du liquide. Mais je dois être à l'heure. Le rythme de mes battements cardiaques ne cesse d'augmenter, malgré mes tentatives pour le calmer. Je me dois d'être à la hauteur de l'image que je lui ai dévoilée. Sa première impression est primordiale. Ma préparation touche à sa fin. Sans maquillage.

Mon cœur s'étant calmé, je me décide enfin à quitter ma bulle. Je descends les escaliers, l'âme légère (je ne prends jamais l'ascenseur), il est 20h47. J'ouvre la porte, l'esprit libre de toute inquiétude, et entame mon chemin. Sa voix me fixant l'heure et le lieu du rendez-vous résonne dans ma tête « 21h, station Malpassé ». Depuis que j'ai passé les murs de l'immeuble, je me sens nue, sortie de mon élément. Le monde dans lequel je viens de mettre les pieds ne m'est pas familier. L'es-

pace hors de ma bulle m'est totalement étranger. Mais à cet instant, un demi-tour n'est pas envisageable. Je n'ai qu'une hâte : arriver sur le lieu de rencontre. La station Malpassé se trouve à dix minutes de chez moi.

La nuit prend possession du ciel, et l'angoisse, celle de mon esprit. La lune est encore basse. Ce soir, c'est son dernier croissant. La lueur des réverbères fait de l'ombre à la lumière des étoiles et n'atteint pas les ruelles que je dois emprunter. Celles-ci semblent terriblement désertes. J'ai pourtant l'impression de dizaines de regards posés sur moi. Je fais un tour sur moi-même, pour m'assurer que personne ne m'a suivie... Je suis seule, parfaitement seule. Étrangement, cette dernière constatation ne fait qu'alimenter ma peur. Une goutte tombe d'un toit, je sursaute. Le noir et le silence de la nuit m'étouffent. Un silence assourdissant. Soudain, un souffle de vent bouleverse mes cheveux et un frisson part du bas de mon dos. Chaque ombre nourrit mes craintes. J'accélère le pas, mon cœur m'imité. Un crissement venant du sol résonne derrière moi. Je me mets à courir, courir, le plus vite possible, sans chercher à connaître son origine. Je n'ose pas me retourner. Je continue en ne faisant attention ni à ma direction, ni à ce qui m'entoure. Il me faut juste rejoindre la vie, le bruit, la lumière. Je ne regarde que droit devant moi. Je peux apercevoir la rue de la station, là-bas, sans parvenir à évaluer la distance qui m'en sépare. Il me semble que plus je m'en approche, plus elle s'éloigne. A l'instant même où j'atteins le croisement, ma course est stoppée : « Mélia ! »

Ne reconnaissant pas automatiquement cette voix, qui m'est pourtant familière, je m'arrête, sans pour autant oser me retourner. Je sens une main sur mon épaule et, surprise, je fais face à mon interpellateur. Ce n'est autre que le compagnon de ma sœur. Il me demande brièvement ce que je fais là. La réponse vient spontanément. Je ne vais pas lui mentir... « J'ai rendez-vous pour un poste de baby-sitter. Mon futur employeur m'attend à la station de métro qui se trouve dans cette rue. » Je regarde ma montre : 20h53. Tout s'est enchaîné en si peu de temps... « Tu sais, depuis quelques temps, j'ai du mal à m'équilibrer. C'est l'occasion de me donner un premier rythme. On me propose de garder l'enfant tous les soirs. » Il semble ravi d'apprendre que je veux enfin me lancer dans la vie active et ne cherche pas à en savoir plus. Satisfaite de ma réponse, je lui lance, accompagné d'un sourire, un rapide « à bientôt » avant de poursuivre ma route dont j'ai déjà parcouru une bonne partie.

Solitude, obscurité... seul nouvel élément du décor : le bruit des passants. Mon souffle s'écourte. Mes jambes flageolent... Elles ne peuvent plus me soutenir. Mon regard se brouille. Je me sens tomber... Je n'ai pas mal. Je suis légère... Ma chute est comme amortie. Je me sens bien... Mes yeux sont entièrement clos.

Quand je les ouvre de nouveau, rien n'a changé. Une heure au moins a dû passer... Mon esprit s'éveille... Je panique. Mon rendez-vous ! Je veux sauter sur mes pieds, mais mon corps semble ne pas être du même avis. Comme si ma tête était déconnectée du reste. Un visage se penche au-dessus du mien. Avant même de distinguer ses traits, je ferme vite les yeux. Quand je me décide à regarder, je perçois son regard, son nez, sa bouche. Je vois ses lèvres bouger, mais aucun son qui en sort n'atteint mes oreilles. Je parviens un moment à percevoir une voix lointaine « Ça me fait plaisir de passer la soirée avec toi. »

Je ressens tout à coup une énorme douleur au ventre. J'y place ma main. Je sens un liquide. Je la regarde, elle est rouge, rouge de sang...